

Elleinstein, Jean, *Histoire de l'URSS, tome I : La Conquête du pouvoir (1917-1921)*, (Collection « Notre Temps/Histoire »), Éditions Sociales, Paris, 1972, 221 p.

B.-G. Spiridonakis

Volume 5, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700414ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700414ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Spiridonakis, B.-G. (1974). Compte rendu de [Elleinstein, Jean, *Histoire de l'URSS, tome I : La Conquête du pouvoir (1917-1921)*, (Collection « Notre Temps/Histoire »), Éditions Sociales, Paris, 1972, 221 p.] *Études internationales*, 5(1), 159–160. <https://doi.org/10.7202/700414ar>

son ouvrage à se convaincre qu'il ne doit pas le faire. Pour cela il ne retient de la définition marxiste des classes sociales que les éléments les plus conventionnels, les réduisant à leur seule dimension économique.

« La spécificité de la construction marxienne est le caractère économique de la classe et de la lutte des classes » (p. 25). En dernière analyse, c'est le « rôle » dans la production qui détermine mécaniquement la classe (p. 28, note 1, 34-35). Tous les éléments politiques des classes sociales et de la lutte des classes sont laissés pour compte comme si les classes ne devenaient pas positives par la conscience de classe, par la conscience de la lutte de classe, et comme si cette conscience de classe pouvait être réelle sans être politique, c'est-à-dire sans viser la prise du pouvoir politique et sa destruction en tant que tel.

En pratique, Perroux présente une caricature de la notion marxiste de classe. Il lui est ensuite très facile de rejeter cette caricature inapte à rendre compte de la complexité de la société industrielle avancée. L'opération est facile, trop facile pour être juste. Trop facile aussi la réduction du marxisme à sa formulation économiste même si l'on peut se réclamer de l'autorité du PCF. Trop facile encore l'identification du marxisme aux pratiques dites « communistes » de l'Europe de l'Est. Et combien ambigu de supposer que, pour le marxisme, la libération humaine se ramène sans reste à la somme des suppressions des servitudes économiques (p. 53). Et la remise en question du caractère naturellement révolutionnaire de la classe ouvrière (ce qui est loin d'être neuf, cf. Marcuse, Bon et Burnier, etc.) permet-elle vraiment de dresser légitimement non seulement le bilan de son rôle politique (p. 53), mais encore celui de l'ensemble des classes opprimées, pour conclure au caractère nécessairement réformiste et élitiste des luttes politiques, y compris celles qui se font jour dans « les masses défavorisées et souffrantes » qui « ne peuvent attendre leur libération que d'élites énergétiques dans l'ordre intellectuel et politique » (p. 102)? Il y a là autant de simplifications abusives qui ruinent la valeur de l'analyse et de la critique.

Mais ce n'est pas le seul reproche à adresser à l'ouvrage de Perroux. En effet celui-ci, après

avoir posé la « montée » des masses comme phénomène essentiel des sociétés industrielles et l'incapacité du capitalisme à répondre à leur défi, après avoir démontré les insuffisances de la pensée marxiste à en assumer la spécificité, ne trouve rien de mieux que de sacrifier sans critique à la mode de la participation, à cette participation dont plus d'une étude a démontré les inconspicues théoriques qu'elle véhicule, mais surtout le sens tout à fait mystifiant de sa pratique.

Ce petit volume, on le voit, pose beaucoup de problèmes, mais il en engage bien mal les solutions.

André VACHET

*Science politique,*  
*Université d'Ottawa*

ELLEINSTEIN, Jean, *Histoire de l'URSS,* tome I: *La Conquête du pouvoir (1917-1921)*, (Collection « Notre Temps/Histoire »), Éditions Sociales, Paris, 1972, 221p.

Il s'agit ici de la première tranche d'une œuvre aux dimensions assez généreuses pour « couvrir » toute l'histoire de l'URSS. Dans les trois tomes promis, l'auteur s'engage à étudier le processus de la consolidation du socialisme en URSS (1922-1941), le comportement de ce pays dans la guerre de 1941-1945, enfin son histoire de 1945 à nos jours. Dans le quatrième tome l'auteur nous promet « une bibliographie détaillée et critique, ainsi qu'une biographie des principaux personnages et un index des noms cités » (p. 17). L'œuvre en main est donc incomplète et il faudra attendre la parution des autres tomes pour se faire une idée juste et définitive sur l'ensemble. Cependant, la pénurie évidente des références au premier tome nous paraît à peine justifiable.

L'auteur divise la matière du premier tome en trois parties plus ou moins égales. Dans la première, il étudie le contexte et les diverses causes d'ordre surtout socio-économique qui ont préparé de longue date la destruction de l'ancien régime russe. Dans la deuxième partie, l'auteur décrit les événements les plus importants qui encadrent la Révolution d'octobre et

la prise du pouvoir par les Bolcheviks. Enfin, il nous offre un récit partiel de la guerre civile qui a suivi et du processus de la consolidation du pouvoir soviétique sous la direction de Lénine. Quelques cartes suivent le texte de ce tome.

La méthodologie que l'auteur suit pour la confection de ce premier tome nous fait croire qu'il n'entend pas s'en tenir très strictement au cadre de ses propres délimitations chronologiques. Dans l'introduction il nous dit que, dans des études de ce genre, « l'essentiel c'est l'honnêteté intellectuelle et la rigueur scientifique ». Cependant, lorsqu'il fait acte de sa foi socialiste et lorsqu'il proclame son admiration pour l'URSS ainsi que pour le parti de Lénine (pp. 15-16), il suscite la méfiance de l'historien. La lecture du tome tout entier ne fait que confirmer ce soupçon, puisque chez l'auteur, l'homme de parti domine l'homme de formation historique.

M. Elleinstein manie sa plume avec talent et habileté, s'adressant d'abord et surtout au grand public. Son style est direct faisant une lecture facile et agréable. Malheureusement, il n'apporte pas du nouveau, les faits qu'il décrit étant plus ou moins connus. En plus, la sélection des faits qu'il présente, obéit à des critères tout à fait subjectifs. Manifestement emporté par ses sentiments de sympathie, l'auteur aborde son sujet comme s'il s'agissait de décrire sa propre aventure spirituelle, comme s'il fallait refaire et revivre la Révolution d'octobre. Cette façon de procéder dans l'analyse des questions historiques contemporaines comporte certains dangers qu'on évite systématiquement. L'auteur n'a pas tout à fait réussi dans ce sens.

Pour être impartial et objectif, il aurait peut-être fallu présenter certains faits importants qui sont omis. Par exemple, un historien n'a pas le droit de passer entièrement sous silence les élections organisées par les Bolcheviks le 25 novembre 1917, parce que ces derniers les ont perdues : moins de dix millions de voix sur un total de quarante-deux millions des voix exprimées. Aussi, il nous a paru curieux de lire le rôle que Maxime Gorki a joué dans le régime soviétique jusqu'à sa mort, sans aucune allusion à son exil volontaire en Italie entre 1922-1928. Signalons, pour terminer, deux erreurs de détails : le mot grec pour « autocrate » est *autocrator*, et pas « autocrates », comme le prétend l'auteur (p. 20) et c'est

du développement *moniste*, et non « marxiste », de l'histoire, que traite l'essai de G. Plekhanov (p. 59).

B.-G. SPIRIDONAKIS

*Histoire,*  
*Université de Sherbrooke*

JEMNITZ, J., *The Danger of War and the Second International (1911)*, Budapest, Akadémiai Kiado, 1972, 135p.

Le problème posé par la guerre au mouvement socialiste et ouvrier au début de ce siècle est un sujet qui est loin d'avoir été traité en profondeur. D'abord, cette question n'est pas simple, parce que la Deuxième Internationale s'est précisément brisée sur l'incapacité des socialistes de prendre une attitude cohérente face à la guerre et d'agir en conséquence ; les explications même brillantes ont été surtout des justifications d'une tendance ou d'une autre. Ainsi, Lénine voyait dans la trahison des chefs la raison de l'échec de l'Internationale. À cette analyse fort peu marxienne répondaient les justifications nombreuses des Vandervelde, Guesde, Scheidemann et autres qui expliquaient leur politique d'union sacrée par la défense des conquêtes démocratiques et sociales des socialistes contre les impérialismes russe ou allemand. Les historiens du mouvement ouvrier se sont bornés longtemps à présenter ces deux thèmes, prenant même parfois parti pour l'un ou l'autre.

Depuis quelque dix ans, cependant, sur l'initiative de chercheurs, au premier rang desquels il faut citer Georges Haupt, auteur notamment d'une bibliographie des sources, indispensable à l'étude de la Deuxième Internationale, des recherches en profondeur ont été entreprises. Une connaissance de détail de la vie des partis socialistes durant la période qui précède la guerre est un premier pas indispensable pour expliquer l'incohérence de la Deuxième Internationale en 1914. L'ouvrage de Jemnitz est un des ces travaux qui permettra dans l'avenir d'arriver à une explication solide de cet échec. L'auteur traite, en effet, dans le détail, de l'attitude des partis socialistes intéressés directement aux conflits de l'année 1911,